MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 45. — Mars 1874.

MISSIONS DU MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT, ÉVÊQUE D'ÉRINDEL,
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, Rivière Mackenzie,
le 2 décembre 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Etant heureusement arrivé au terme de mon long voyage, je viens par la première occasion vous en faire connaître quelques détails.

Je m'embarquai à Brest le 9 avril, avec M. LECORRE, sous-diacre du diocèse de Vannes, sur *le Saint-Laurent*, où nous trouvâmes nos autres compagnons venus du Havre. C'étaient le R. P. COLLIGNON, MM. ROURE et LADET, l'un diacre et l'autre sous-diacre, M. PASCAL, tonsuré, et les FF. REYNIER et POURTIER.

Nous fûmes assez favorisés par le temps durant la traversée. J'eus cependant beaucoup à souffrir du mal de

mer et donnai mauvais exemple à mes Missionnaires en gardant constamment le lit ou la cabine. Un pauvre passager, jeune peintre qui allait tenter la fortune aux Etats-Unis avec sa jeune femme et un tout petit enfant, succomba à une inflammation d'entrailles que le mal de mer augmentait. J'envoyai le P. COLLIGNON l'administrer et faire ses funérailles. Les assistants de cette cérémonie si lugubre en pleine mer furent remplis d'un profond saisissement.

La pauvre veuve de ce peintre excita alors vivement ma pitié. Agée de vingt et un ans seulement, n'ayant aucune connaissance aux Etats-Unis, en ignorant entièrement la langue, dénuée de toutes ressources, chargée d'un petit garçon en bas âge, elle allait bientôt devenir mère encore. Connaissant sa détresse, j'eus la pensée de la soulager. Je proposai aux passagers une souscription en sa faveur, et bien qu'ils ne fussent pas nombreux (aux première et deuxième classes), ma collecte parvint au chiffre élevé de 1540 francs. Je fus aussi heureux de ce résultat que s'il eût été en faveur de nos pauvres missions.

J'obtins en outre du capitaine le rapatriement gratuit de cette jeune veuve, qui bénit Dieu de lui envoyer tant de consolations après de si rudes épreuves.

Nous débarquâmes à New-York le 20 avril, et le 21 nous arrivâmes à Montréal, où nous trouvâmes le P. CHARPENAY qui nous attendait à la gare.

J'eus le bonheur de passer une quinzaine de jours avec nos Pères de Saint-Pierre. Durant ce temps, je fis deux ordinations auxquelles mes compagnons de voyage prirent part. MM. ROURE et LADET furent ordonnés prêtres, M. LECORRE, diacre, et M. PASCAL reçut les ordres mineurs. Je laissai ce dernier aux soins des MM. de Saint-Sulpice, afin qu'il achevât dans leur séminaire ses études théologiques; en revanche le R. P. VANDENBERGHE me donna deux frères convers canadiens, et nous partîmes le 5 mai.

Nous dûmes subir un premier retard de six jours au port Sarnia et un second de huit à Saint-Paul (Minesota). Nous reçûmes une généreuse hospitalité, à Sarnia, de M. VANLAEVE, curé belge, et à Saint-Paul, des Prêtres de la ville. Sans ces secours providentiels la somme d'argent dont je m'étais pourvu, et qui était assez considérable, eût été fort insuffisante, car tous ces retards et les dépenses qu'ils occasionnent n'avaient pas été prévus.

Le 24 mai, nous quittâmes Saint-Cloud avec une caravane venue de la Rivière-Rouge. Nous voilà lancés dans les prairies. Vous connaissez ce qu'est un voyage dans ces plaines immenses de l'Amérique du Nord et je ne vous en dirai rien. Nous mîmes vingt-cinq jours à faire le trajet de Saint-Cloud à Saint-Boniface, heureux de trouver sur notre chemin, pour en rompre l'affreuse monotonie, d'abord le R. P. GÉNIN, qui se dévoue avec zèle au salut des Sioux et de quelques blancs établis près du fort Abercromby; puis le R. P. LEFLOCH, dont j'étais le compagnon de voyage quand nous vînmes à la Rivière-Rouge en 1857. Vous comprenez le bonheur que nous goûtâmes en nous revoyant après treize ans de séparation. Le R. P. RICHER nous reçut à Saint-Norbert avec son entrain et sa bonne humeur ordinaires, et nous arrivâmes enfin à Saint-Boniface, chez Mgr TACHÉ, au milieu de frères et d'amis généreux et bienveillants. Que vous dirai-je de Mgr TACHÉ que vous ne sachiez déjà ? C'est le meilleur des amis, le meilleur des frères, et pour moi plus encore, un vrai père, car c'est lui qui m'a conféré le sacerdoce, qui prit un soin spécial de moi durant une année que je passai chez lui, et plus tard dans nos missions du Nord, où ses ordres me firent venir. Une indisposition me força de garder le lit pendant les cinq jours que je passai à Saint-Boniface et me fit apprécier à sa juste valeur l'avantage de l'hospitalité cordiale qui nous y fut offerte. Mes com-

pagnons soutenaient bravement les fatigues du voyage.

Le 22 juin, nous dûmes dire un dernier adieu à tant d'amis si généreux et nous enfoncer pour toujours dans les déserts du Nord-Ouest. Cinquante et un jours de voyage, d'incommodités, de privations devaient s'écouler avant que nous pussions prendre quelque repos. Des chaleurs excessives, des pluies abondantes, des nuées de maringoins, des provisions salées, sans changement, presque toujours de l'eau saumâtre ou bourbeuse et infecte pour boisson, voilà le résumé de nos épreuves physiques. Les épreuves morales nous venant de l'apathie de nos hommes ou de leur paresse et autres mauvaises qualités, étaient encore plus grandes. Au fort Carlton, nous eûmes le plaisir de voir le R. P. ANDRÉ. Nous comptions aussi trouver le R. P. VÉGRÉVILLE avec une caravane du lac la Biche. Quel ne fut pas mon désappointement quand j'appris que ce bon Père avait été obligé, par nos retards, de revirer huit jours avant notre arrivée. Les hommes et les charrettes que j'avais avec moi ne devaient pas aller plus loin que Carlton. Il me fallut acheter à des prix exorbitants la plupart des bœufs et des charrettes ; car je traînais avec moi les objets nécessaires à la vie de nos missions du Nord pour toute une année, et je ne pouvais laisser tout cela en chemin. Après tous ces contre-temps, nous arrivâmes le 8 août à la mission de Notre-Dame-des-Victoires, située sur les bords du lac la Biche.

Mgr FARAUD, notre vicaire apostolique, m'attendait avec impatience, avide de connaître le résultat de mon voyage. Je fus joyeux de pouvoir lui montrer le renfort que j'amenais. Nous nous reposâmes un peu de nos fatigues, près de notre bon Evêque et de nos frères, les PP. VÉGRÉVILLE et RÉMAS.

Mais je n'oubliai pas que j'avais encore au moins 1 000 kilomètres de chemin à faire pour arriver au terme

de mon voyage. Au lac la Biche, on comptait sur nos bras pour la moisson, et nous ne refusâmes point un coup de main; mais la crainte d'être retardés par la baisse des eaux ou la tombée hâtive des neiges me fit presser le départ. Nous ne devions plus marcher à travers les prairies, à la suite des bœufs au pas tranquille et lent; soixante-seize jours d'un pareil système de voyage étaient plus que suffisants. Désormais nous allions voguer sur des lacs, des rivières et des fleuves. Nous avions une barque à notre disposition; nous trouvâmes avec quelque peine un capitaine et des rameurs, et nous partîmes le 25 août. Pénible moment que celui des adieux. La cloche nous réunit aux pieds du saint autel, Mgr FARAUD nous adresse des paroles qui nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme. Il nous annonce des peines, des épreuves, des tribulations. Etait-il inspiré alors? Je ne le dirai pas. Mais jamais prophétie n'eut de plus entier accomplissement, comme vous le verrez dans la suite. Il nous bénit ensuite avec le Dieu eucharistique, nous embrasse une dernière fois, et nous poussons au large.

Les RR. PP. COLLIGNON et LADET avaient reçu leur obédience pour Notre-Dame-des-Victoires et terminèrent là leur voyage. A leur place, une Sœur converse des Sœurs grises, accompagnée d'une petite fille, s'embarqua avec nous pour la mission de la Providence. Jusqu'au 27 tout alla bien : nous avions navigué sur un beau lac et nous étions entrés dans la petite rivière la Biche, dont le lit paraissait assez profond.

Nous arrivâmes bientôt à la Rivière des marais, affluent de la précédente, et nous la trouvâmes presque à sec. C'était un mauvais augure, et en effet l'eau baissa considérablement. Au premier rapide nous fûmes obligés de débarquer pour alléger la berge. Les hommes se mettent à l'eau pour la faire avancer. Le F. POURTIER court risque

de se noyer. Pendant qu'il fait de vigoureux efforts, un caillou lui roule sous le pied, il perd l'équilibre et tombe entraîné par le courant. On vient à temps à son secours et il échappe au danger. Une fois tiré de ce mauvais pas, l'équipage, au lieu de s'encourager pour franchir les embarras futurs, commence à murmurer. Il demande une augmentation de prix. Celui dont on est convenu est déjà très-élevé. Je ne veux point m'aventurer à d'imprudentes promesses. Cependant, comme le travail de ces hommes nous est indispensable, je leur annonce, pour leur donner du cœur, que tous, Pères et Frères, nous les aiderons de toutes nos forces dans les rapides. Que s'il nous faut marcher sur la grève afin de décharger la berge, nous marcherons.

En effet, deux Pères, trois Frères, la Sœur, sa petite fille et moi, nous nous mettons en route par terre, à travers les bois et les broussailles, ou dans de hautes herbes mouillées de rosée et de fréquentes averses. Çà et là des arbres sont entassés pêle-mêle sur notre passage, et leurs branches épaisses, où il nous faut nous ouvrir un chemin, nous déchirent les habits et la peau. Quelquefois il nous faut revenir sur nos pas pour aider l'équipage qui ne peut arracher la berge échouée sur un banc de cailloux. Plus nous allons, plus les difficultés sont grandes. La rivière devient si plate que nous sommes obligés de diviser notre cargaison en quatre parts, et de faire quatre voyages pour arriver jusqu'au confluent de la grande rivière la Biche. De plus, nous devons quitter notre soutane et travailler des journées entières dans l'eau déjà froide. Des sauvages montagnais venant à passer, nous donnent quelque secours, et je puis me dispenser, ainsi que les Pères, d'une besogne peu en rapport avec notre dignité et notre vocation.

Nous ne sommes qu'au 4 septembre ; un de nos rameurs déserte. Les autres veulent en faire autant. Quelle posi-

tion! Dans un désert immense, privés de tout secours humain, avec la perspective ou de mourir de faim sur le bord de la rivière, ou de retourner au lac la Biche à travers bois, rivières et marais, ce dont la plupart des miens ne sont pas capables! Nos gens au cœur ingrat profitent de cette situation fâcheuse pour demander une forte augmentation de prix. Je l'accorde, car ils menacent de m'abandonner. Alors ils montrent quels mauvais sentiments les animent. Ils tergiversent, exagèrent les difficultés, redoutent les dangers, se plaignent de la berge qui fait beaucoup d'eau. J'étais à bout de patience et leur reprochai leur lâcheté si vertement, qu'ils consentirent à continuer leur route.

Le 7, nous arrivons au Grand-Rapide, où la rivière, ayant une chaîne de montagnes à franchir, s'est creusée par la suite des temps un passage étroit. Elle se divise en deux branches formant une île au milieu, et se précipite en cascades entre de grosses pierres mollasses, avec un fracas épouvantable. A mesure que nous approchons, je vois l'équipage pâlir d'effroi. Quelques-uns avaient déjà vu ce rapide. Ils le trouvent tout changé. L'eau est si basse, que le lit de la rivière se montre tout hérissé de rochers et de grosses pierres. Le passage est impraticable. Le seul moyen de se tirer d'affaire est de débarquer toute la cargaison, de la transporter à dos jusqu'au bout de l'île et d'y traîner aussi la berge. Avec des hommes d'énergie nous viendrions à bout de franchir ainsi le Grand-Rapide sans danger, mais ceux que nous avons ne méritent pas le nom d'hommes. Ils font bien semblant de vouloir travailler, donnent quelques coups de main, font quelques efforts, puis se déclarent incapables d'avancer plus loin. Quelle peine je ressentis alors! J'amenais les objets nécessaires à l'entretien de nos pauvres missions pour toute une année, et je me voyais réduit à les laisser sur le

rivage!... Nous halons notre berge pour la mettre en sûreté ; je laisse un Frère et un serviteur de la mission à la garde du bagage. La Sœur converse était tombée gravement malade et ne pouvait faire un pas ; elle reste donc aussi avec sa petite fille. La crainte de voir cette malade mourir sans sacrements me fait laisser là le P. Roure, qui se dévoue volontiers pour remplir ce devoir de charité. Puis, suivi du P. Lecorre, des FF. Reynier, Racette, Pourtier, et de Bertrand, je pars dans le but de me rendre jusqu'à la fourche des rivières la Biche et Athabaskaw, où un petit poste vient d'être établi par la Compagnie. Chacun prend ses couvertures et ses provisions pour cinq jours, et les vêtements indispensables, et nous nous mettons en route le long de la rivière. Le capitaine de la barque et son second nous accompagnent, le reste de l'équipage nous abandonne lâchement. Nous voilà donc marchant tantôt sur des pierres aiguës et coupantes, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, tantôt dans d'épais fourrés, tantôt sur le bord des précipices, tantôt sur le flanc des rochers ou des côtes escarpées. Vers le coucher du soleil nous étions épuisés de fatigue, nos pieds étaient meurtris et ensanglantés ; nous songions à camper, quand nous aperçûmes la fumée d'un camp de Montagnais sur le bord opposé. Le P. Lecorre tire du fusil. Plusieurs décharges lui répondent. Bientôt un canot se dirige vers nous et nous traverse. Nous sommes au milieu de sept familles chrétiennes, qui reçoivent avec joie le grand Chef de la prière et ses compagnons.

Ils nous procurèrent deux larges canots, dans lesquels nous descendîmes jusqu'à la fourche, où nous trouvâmes un bon accueil. Sans le secours providentiel de ces embarcations sauvages, nous aurions eu une peine incroyable à atteindre ce poste. Notre première journée de marche nous avait tellement épuisés, que plusieurs se seraient vus

dans l'impossibilité de recommencer ou de continuer une pareille opération. A peine arrivé au fort, je m'informai si les berges d'Athabaskaw étaient passées. C'était dans M. Mac Murray, chef du district Athabaskaw, que j'avais mis, après Dieu, ma dernière espérance. Je savais qu'il ne nous verrait pas dans un si cruel embarras sans venir à notre secours. Malheureusement il n'était pas encore descendu du Grand-Portage. Je l'attendis trois jours, après lesquels, impatient de m'entendre avec lui, afin d'assurer le transport de nos pièces, je résolus d'aller à sa rencontre. J'équipai un canot d'écorce, je pris le F. Pourtier, Bertrand et un jeune sauvage, et je partis. Il me fallut ramer comme un galérien du matin au soir pour remonter le rapide courant de la rivière. A chaque détour j'espérais rencontrer les berges; vaine attente. J'arrivai au Grand-Portage après quatre jours et demi de marche forcée. Je franchis à pied le portage, qui a 16 kilomètres de long, et je trouvai enfin la brigade désirée. M. Mac-Murray n'y était pas, mais M. Mac-Kenzie, son commis, se montra très-complaisant et m'accorda tout ce que je pouvais désirer, c'est-à-dire une berge qui prendrait les devants, et me serait prêtée avec l'équipage et un guide pour aller chercher mon bagage et mes compagnons laissés au Grand-Rapide. J'eus à subir quelques retards nécessités par le transport des marchandises de la Compagnie. Heureusement le R. P. Legoff, venu de l'île à la Crosse pour donner une mission aux sauvages du portage, me procura le grand bonheur de revoir un frère.

Le 22, une berge est chargée et prête à partir. La neige couvre la terre. Je remonte dans mon canot avec le Frère Pourtier et Bertrand, désireux que je suis de devancer la berge et de tout préparer à la fourche pour notre expédition au Grand-Rapide. Ce jour même, le Frère et moi courûmes grand danger de perdre la vie. Voici comment.

Au-dessus du rapide la Bonne, nous aperçûmes une outarde. Bertrand mit pied à terre et la tua, mais elle tomba à l'eau. Comme nous n'avions que du pimican moisi pour toute nourriture, nous ne voulûmes pas perdre le petit morceau que Dieu nous envoyait, et je ramai avec le Frère pour attraper l'outarde. Etant assis au milieu du canot et le Frère à l'avant, nous ne pensâmes pas qu'il fût nécessaire que je changeasse de place pour diriger le canot; mais le Frère ayant poussé au large avec force, nous nous trouvâmes dans un courant très-rapide qui nous entraînait avec violence vers une suite de récifs, de cascades et de torrents impétueux, le Frère ramant toujours en avant, quand il eût dû reculer de toutes ses forces. Je me plaçai alors à l'arrière du canot pour le gouverner plus sûrement, et je criai au Frère de changer sa manœuvre. Soit trouble, ou peur, ou ignorance des mouvements à exécuter, il poussait toujours au large. Je voyais déjà l'eau bouillonnante dans les récifs à quelques mètres de nous. Je poussai alors comme un cri de désespoir, disant au Frère : « Regardez donc mon aviron et ramez dans le même sens que moi, ou nous sommes perdus. » Il donna enfin quelques vigoureux coups d'aviron à reculons et nous fûmes bientôt au rivage. Je saisis quelques branches qui retombaient dans la rivière et nous fûmes sauvés. Une seconde de plus et c'en était fait de nous.

Le bon Dieu a-t-il voulu nous punir de notre gourmandise en nous montrant la mort de si près ? Je l'ignore; mais, si jamais un acte de gourmandise a pu être excusé, c'est bien dans cette circonstance. Après n'avoir eu à manger, en montant au portage, que de la mauvaise viande sèche, dure comme l'écorce des arbres, tantôt cuite à demi et tantôt crue, nous n'avions maintenant que du pimican moisi pour tout potage; ne pouvions-nous pas

sans scrupule désirer un petit changement à une nourriture si désagréable ? Quoi qu'il en soit, après avoir couru un si grand danger, nous continuâmes de ramer de notre mieux et nous arrivâmes le 24 à la fourche. Un furoncle malin, que j'avais dû contrarier en travaillant sans relâche, me causa des souffrances presque intolérables, et une grosse fièvre accompagnée de violents frissons.

En débarquant, je trouvai le P. Lecorre et les deux Frères inquiets de ma longue absence et accablés d'ennui après avoir passé tant de jours dans un triste réduit, sans livres, sans occupations, sans messe. Aussi les consolai-je grandement en leur annonçant que je les enverrais immédiatement à Athabaskaw.

Le lendemain, la berge arrive, mais quelle déception ! Le guide est tombé malade et crache le sang, un homme s'est blessé en faisant un effort dans un portage, et les autres se découragent en voyant l'eau si basse. Je presse, j'exhorte, je supplie même. Je parle du dévouement du Missionnaire qui a tout sacrifié pour venir leur donner les moyens de se sauver ; je fais voir nos Pères du Nord, les Sœurs et leurs orphelines dénués de tout et condamnés à passer l'hiver dans de cruelles privations. C'était comme si j'eusse parlé à des cœurs de bronze. Ce ne fut qu'après cinq ou six heures de prières et de supplications que je décidai ces gens à monter avec moi. Encore dus-je leur promettre une forte récompense, et engager cinq Montagnais et deux Cris, pour que notre grand nombre d'ouvriers fît paraître l'ouvrage moins pénible.

Enfin nous partîmes, et je versai des larmes de joie en pensant que je viendrais à bout de mon entreprise.

Le 1er octobre, nous arrivons au pied de l'île du Grand-Rapide, où nous laissons notre berge, et nous nous dirigeons à pied vers le camp, où nos pauvres compagnons nous attendaient depuis si longtemps, désespérant de

nous revoir. Aussi quel ne fut pas leur bonheur ! Le mien était grand aussi sans doute, mais non pas sans mélange. Je trouve le P. ROURE pâle et défait. Je m'informe s'il souffre de la faim, et il me répond qu'il a été pris d'un refroidissement, en se levant la nuit pour aller prendre soin de la pauvre Sœur très-malade, qui dans des accès de délire courait de grands risques. J'entre dans la tente de la malade et la trouve très-souffrante. Elle ne s'est pas levée depuis notre séparation. Comment supportera-t-elle le voyage et les rigueurs du froid déjà très-piquant ? Que lui donner pour la soulager ?

Cependant je n'avais pas de temps à perdre. Nos hommes, voyageurs expérimentés, ont examiné le terrain. Les difficultés sont grandes, mais pas insurmontables. Tous prennent courage, nous nous mettons à transporter nos pièces et notre berge, que nous traînons au milieu des rochers et de mille embarras. Nous faisons un travail de géants. Le lendemain nous radoubons notre berge, que tant de secousses avaient presque disloquée.

Nous avons été obligés de porter la pauvre Sœur malade sur un brancard dans le portage jusqu'au bout de l'île. Pauvre fille ! qu'elle aura à souffrir le long du chemin ! La rivière, en cette saison surtout, où l'eau est très-basse, n'est qu'une suite de rapides et de cascades. Souvent la barque heurte violemment contre des récifs. Alors les cris et le tapage des rameurs sont insupportables, même pour une personne en bonne santé, et la malade est si faible qu'elle ne peut lever la tête. Trois fois nous dûmes la débarquer et la transporter le long du rivage. Au milieu de ses souffrances et de tant de tracas, elle ne se plaignait pas. « Ma seule peine, disait-elle, est de vous donner tant de trouble. »

Le 5, nous arrivâmes à la fourche, où nous rendîmes grâce à Dieu de nous avoir préservés au milieu des nom-

breux dangers que nous avions courus. La berge de la Compagnie reprit ses marchandises et nous chargeâmes la nôtre de notre bagage, après l'avoir encore radoubée. Malgré cette précaution, elle fit tant d'eau, que je fus obligé de travailler du matin au soir à la vider.

Le 9, nous arrivâmes à la mission de la Nativité, au lac Athabaskaw. C'était un dimanche. Plus de sept cents sauvages se trouvaient groupés autour de la chapelle. A mon approche la cloche se met en branle, les chasseurs tirent du fusil. Les décharges continuent sans interruption jusqu'à ce que j'aie mis pied à terre. Alors tous viennent se jeter à mes pieds, demandent une bénédiction, me prennent la main et baisent mon anneau. Je voulais leur donner une bénédiction générale, mais cela ne les contentait point. Pauvres sauvages ! ils voudraient me garder au milieu d'eux ; il y a onze ans qu'ils sont sous ma direction; je les aime et je m'arrêterais volontiers ici. Mais Mgr FARAUD, étant forcé de séjourner au lac la Biche, juge ma présence nécessaire dans le district Mackenzie. Faisons cependant halte auprès de l'excellent P. EYNARD et de l'intrépide P. LAITY, qui ont été successivement mes compagnons à la Nativité, et qui travaillent maintenant avec succès à maintenir mes bons sauvages dans la ferveur.

Mais l'heure de la séparation arriva bientôt. Le 10, le R. P. LAITY partait pour le fort Vermillon, dans la rivière la Paix, pour y donner la mission aux Castors. Il devait préserver cette chrétienté naissante contre les attaques d'un ministre protestant des plus fanatiques. Ce cher Père part seul, sans Frère, sans serviteur, mais rien ne lui coûte.

Le 11, avant de me séparer de mon cher P. EYNARD, mon ancien compagnon de noviciat, je lui laisse deux bons Frères, les FF. REYNIER et FORTIER. Je suis obligé

aussi de confier à ses soins paternels notre pauvre malade, car elle n'a plus de force ; l'emmener plus loin serait l'exposer à une mort certaine. La petite orpheline reste aussi pour la garder.

Notre berge est montée par huit forts rameurs. Quatre hommes nous accompagnent en canot, car nous avons besoin de leurs secours pour les portages, dans quatre desquels on est obligé de traîner non-seulement la cargaison, mais aussi le bâtiment. Pour accélérer notre voyage, Pères, Frères et moi, nous portons notre part du bagage et nous nous attelons au câble pour haler la barque. Un de ces portages s'appelle *de la Montagne*, parce qu'en effet il faut franchir une petite montagne assez escarpée. C'est un travail gigantesque. Tout en nous cramponnant et déployant toutes nos forces, nous n'avancions que de deux ou trois pouces à chaque coup.

Cependant nous avons vaincu les difficultés de ces rapides et de ces portages. Cinq hommes venus d'Athabaskaw pour nous prêter main-forte dans ce mauvais pas s'en retournent, et nous continuons notre chemin, saluant en passant la petite mission de Saint-Isidore, sans nous y arrêter.

Le 18, nous arrivons en face du grand lac des Esclaves. Le vent contraire nous a retardé toute la journée du 17. Il n'est pas encore apaisé. Nous voulons essayer de le braver, comptant rebrousser chemin si les vagues sont trop grosses. Elles le sont en effet, et nous voulons revenir sur nos pas, mais notre berge s'échoue sur un banc de sable, où les flots, en la ballottant, la font toucher deux fois. Nous ne pouvions virer de bord sans exposer le flanc de la barque aux violences des vagues et sans en être submergés. Nous essayons de pousser en avant, et avec la grâce de Dieu, nous nous tirons encore sains et saufs de ce danger, un des plus grands que nous ayons couru, vu

la fragilité de notre embarcation, l'agitation des flots du lac, semblable à une mer, et notre éloignement de terre et de tout secours humain.

Nous approchons de l'île d'Orignal, sur laquelle est située notre belle mission de Saint-Joseph. Nous ne pouvons aborder en face de la chapelle ; le vent nous force de relâcher dans un petit port naturel, entre la mission et le fort Résolution. Nous nous rendons à pied chez le R. P. GASCON, qui pleure de joie en nous voyant. Il ne comptait plus sur nous, la saison étant déjà très-avancée. Je lui laissai le F. RACETTE, son compatriote, et aussi le P. ROURE, dont la maladie a fait des progrès alarmants. Depuis que je l'ai retrouvé souffrant au grand rapide de la rivière la Biche, son état a constamment empiré. Une fièvre brûlante le consume. Je voudrais le conduire jusqu'à la Providence pour le garder près de moi, lui faire faire son noviciat et lui apprendre le montagnais. Mais nous sommes grandement exposés à être arrêtés par les glaces. Le froid, qui commence à être excessif, me l'enlèvera peut-être et j'en aurais un regret éternel. Je me décide donc à le laisser sous la garde de saint Joseph et du bon P. GASCON.

Des vents contraires nous retardèrent près de deux jours, et ce ne fut que le 21 au matin que nous pûmes gagner le large, poussés par une brise favorable. Bientôt la neige commença à tomber, mais nous continuâmes de naviguer jusqu'à la nuit. Nous relâchâmes à l'embouchure de la rivière aux Bœufs. Il était tard et nous ne prîmes pas la peine de dresser notre tente. A notre réveil, le lendemain matin, nous étions tous ensevelis sous une épaisse couche de neige. Nos jeunes Missionnaires purent déjà savourer les délices de nos campements d'hiver. Après un frugal déjeuner nous nous remîmes à flot. Mais bientôt un vent violent se lève, soufflant du large et soulevant les vagues

comme sur l'Océan, et la neige, qui avait cessé de tomber vers le matin, recommence de plus belle et nous aveugle. C'est presque une tourmente d'hiver. Impossible de retourner sur nos pas. Cependant les flots se brisent contre la berge, l'eau rejaillit et nous inonde. On cloue les prélarts au-dessus du bagage pour l'empêcher d'être mouillé. Deux ou trois fois nous sommes sur le point d'être engloutis. En avant de nous, pas de port où nous puissions trouver un abri, mais au contraire de nombreux bancs de sable et des rochers où nous courons le risque de briser notre barque, et le vent redouble de fureur. Mais Dieu veille sur nous : nous apercevons une petite anse où l'eau est peu profonde, il est vrai, mais où nous pouvons essayer d'aborder. Si notre embarcation se brise, nous pourrons au besoin sauver notre vie. En approchant de terre, les hommes de l'équipage se jettent dans l'eau glacée, soulèvent la berge et la font avancer sans avarie jusqu'au rivage. Il était temps, car elle n'eût pu résister plus longtemps à la violence de la tempête.

Notre guide et les hommes de l'équipage me disent alors : « C'est fini maintenant, nous serons pris par les glaces ici; nous ne pouvons aller plus loin. » Je cherche à les encourager; mais le 22, à mon lever, j'aperçois la glace s'étendant déjà à plus de 200 mètres. Le froid était intense, mais le vent avait diminué. Espérant qu'il se calmerait bientôt, j'exhortai mes gens à de nouveaux efforts pour mettre notre berge en sûreté. Nous abattîmes le bois dans la forêt pour lui faire un passage, et nous la traînâmes aisément sur la neige en coupant une pointe, assez près de l'eau, afin de pouvoir la remettre à flot quand le calme reviendrait. Désespérant d'aller plus loin, nos hommes voulaient s'en retourner. Un Montagnais du fort Résolution déserta. Les autres voulaient l'imiter. J'étais en grandes transes. Je leur promis une augmenta-

tion de prix s'ils voulaient tenir ferme, leur assurant, du reste, que je ne les exposerais pas témérairement au danger, et que je consentirais à demeurer là où l'extrême nécessité nous arrêterait. Le 23, je me levai grelottant de froid. Le vent contraire soufflait toujours. Mon espérance semblait s'évanouir en face de cette glace et de ce terrible vent du nord. Abattu et découragé, je songeais à choisir une place sur le rivage pour y mettre notre bagage en sûreté, et à faire élever un abri pour y passer le commencement de l'hiver. J'étais en proie à tant de peines, que je ne pensais même pas à célébrer le saint sacrifice de la messe, quoique ce fût dimanche. Le P. LECORRE me rappela cette circonstance ; alors nous dressâmes un humble autel et je célébrai la messe en suppliant Dieu et tous les saints de nous permettre d'achever notre voyage.

Après la messe le vent diminua sensiblement et sembla vouloir prendre une direction favorable. La confiance de nos gens se ranima. Après midi le guide proposa de remettre notre barque à l'eau, ouvrage que je croyais au-dessus du courage de nos hommes, car il fallait la traîner à une bonne distance sur la glace encore faible. Nous la poussons cependant vers le lac, la glace se brise sous son poids, et voilà nos gens dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture. Leur courage se refroidit; ils ne veulent pas faire un pas plus avant. Alors pour les encourager, le P. LECORRE, le F. POURTIER et moi, nous sautons dans l'eau avec eux. Enfin, grâce à notre exemple et à nos efforts, nous parvenons à faire flotter notre berge que nous chargeons ensuite, en transportant nos pièces du rivage sur des glaçons qui enfoncent souvent sous nos pas.

Tout est embarqué et l'on part à la rame. A peine avons-nous quitté le rivage qu'une légère brise s'élève et nous pousse rapidement vers la rivière au Foin. La nuit nous surprend dans la traversée, mais le temps est

clair et paraît sûr. Nous arrivons à la rivière au Foin, dans laquelle nous entrons en tâtonnant. A son embouchure sont bâties une maison et une petite chapelle que le P. Gascon a construite l'année dernière ; c'est là qu'il eut le malheur de perdre son compagnon, le F. Hand. Nous débarquons à l'endroit où est établie la mission ; personne n'y réside. Nous nous dirigeons à pied vers le fort, situé plus haut dans la rivière, qui est déjà entièrement couverte de glace.

Là de nouvelles difficultés m'attendent. Comme on se voit arrivé en lieu sûr, on pense qu'il est dangereux de se remettre en route. Je presse, j'exhorte, j'encourage, je déclare que je ne demande pas l'impossible et que je rebrousserai chemin s'il y a danger véritable. J'engage deux nouveaux hommes à se joindre à nous, et le 24, au matin, ayant brisé la glace qui s'était formée la nuit à l'entour de notre berge, nous gagnons le large, où nous avons moins à craindre les glaçons, et nous arrivons, après une longue traversée, à une pointe appelée *pointe de Roches.*

Pendant que nous prenons notre modeste dîner (un morceau de viande sèche et une tasse de thé), le vent devient contraire. Nous partons cependant à la rame, mais le vent augmente. Il nous faut revenir à la pointe de Roches, car entre ce lieu et les îles des Marais il n'y a aucun endroit où l'on puisse aborder.

Le 25, au soir, le temps devient calme et serein. Nous repartons, et déjà nous avons franchi une bonne distance, quand le guide nous dit tout épouvanté qu'il ne peut aller plus loin, que la glace prend sur le lac, que la berge n'avance plus, que les faibles planches qui la composent seront bientôt percées par le frottement des glaçons. On examine le lac et on voit, en effet, une glace immense le couvrir, ayant déjà l'épaisseur d'une vitre. Tous

aussitôt de demander à retourner à notre pointe de Roches. Alors, ne voulant pas être téméraire, je consens au retour, et nous virons de bord. J'en avais le cœur malade.

Je passai la nuit dans une vive anxiété. Le matin je m'aperçus que le vent avait brisé la glace. Je réveillai mon monde, et nous nous dépêchâmes de déjeuner. Pour ne pas être exposés à revenir encore sur nos pas, je fis tirer du milieu des pièces des feuilles de fer blanc destinées à la mission, et je les fis clouer sur les flancs de la berge. Ainsi bordée, elle pouvait offrir plus de résistance au frottement des glaces. Nous quittâmes enfin pour la troisième fois cette pointe, où je crus longtemps que je serais obligé de passer l'automne et les premières semaines de l'hiver. Nous fîmes force de rames et nous arrivâmes aux îles des Marais, où le grand lac des Esclaves commence à se déverser dans le fleuve Mackenzie. Il était temps, car un vent contraire et violent s'éleva bientôt. Une heure plus tard, nous n'aurions pu sortir du lac et nous aurions été arrêtés par les glaces. Il nous eût alors fallu nous construire quelque abri à la pointe des Roches, et attendre que le lac fût assez gelé pour y marcher en sûreté, attendre surtout que le fleuve gigantesque, dont le courant est si rapide, fût couvert d'une croûte de glace assez solide pour que l'on pût le traverser sans crainte. Et puis quelles difficultés, quels embarras pour nous rendre à pied à la mission de la Providence, pour traîner nos provisions, nos couvertures, etc. !

Le 26, au soir, nous descendons la rivière au milieu des glaçons. Nous voudrions aborder quelque part et ne pas nous hasarder, durant les horreurs de la nuit, au milieu d'énormes glaçons et d'épais tourbillons de neige qui augmentent l'intensité des ténèbres. Mais impossible de gagner terre. Sur chaque rive du fleuve la glace est prise sur une largeur de près de 1 kilomètre. Nous

prenons alors le parti de suivre le fil de l'eau, mais le vent est contraire et a beaucoup de prise sur la berge, qui ne peut descendre que très-lentement. On aborde deux fois de gros glaçons flottants; on veut s'y accrocher afin de dériver avec eux. Ils nous entraînent durant quelque temps, puis se brisent et nous laissent de nouveau au gré du vent. Pendant que les rameurs dorment, le Frère et le guide veillent et rament. C'est ainsi que se passe la nuit. Le matin, nous sommes surpris de nous retrouver presque à la même place que la veille. La neige, qui n'a pas cessé de tomber depuis hier, s'abat sur nous en flocons plus épais. Le froid devient très-rigoureux. Neige, vent contraire, glace, froid, tous les éléments semblent conjurés pour nous empêcher d'arriver. Cependant nous redoublons d'efforts, et enfin le 27 octobre, à dix heures, nous apercevons de loin l'évêché, le couvent des Sœurs et le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Encore quelques instants et nous sommes chez nous, à la mission de la Providence. C'est bien la Providence qui nous a protégés durant notre route et qui nous amène sains et saufs au terme d'un si long voyage.

Les PP. DE KERANGUÉ et GROUARD, les FF. SALASSE et BOISRAMÉ, les Sœurs de charité, les gens du fort, tous étaient étonnés de notre arrivée à pareille saison. Ils ne comptaient plus sur nous. Aussi n'eurent-ils, ainsi que nous, rien de plus pressé que de rendre de grandes actions de grâces à Dieu. Le soir même, il y eut bénédiction solennelle du saint Sacrement, et le jour de la Toussaint je célébrai pontificalement une messe d'action de grâces.

Le 13 novembre a été une grande fête pour la mission de la Providence. Nous solennisâmes en ce jour la fête de saint Martin, patron de tout le vicariat, et j'ordonnai Prêtre le P. LECORRE. Après ma consécration épiscopale,

ç'a été la première ordination faite dans ce pays. J'aurais pu conférer plus tôt au P. Lecorre l'ordre de la prêtrise, mais je tenais à le faire ici devant notre peuple et devant nos pauvres sauvages, afin de leur faire comprendre par la grandeur des cérémonies la sublimité du sacerdoce.

Mais il est temps de clore ce rapport déjà trop long.

Recevez, mon très-révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Votre fils très-affectionné et obéissant,

† Isidore, Evêque d'Erindel, o. m. i.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU R. P. ROYER.

Mission Saint-Raphaël, fort de Liards,
le 13 juin 1871.

Mon révérend et cher Père Royer,

Votre bonne lettre du 9 décembre dernier est venue me surprendre et me consoler tout ensemble. Je vous avoue que je ne m'attendais pas du tout à cette marque d'attention de votre part, quoique je vous susse assez charitable pour faire de pareilles bonnes œuvres ; mais vous n'étiez pas sur la liste de mes correspondants ordinaires, et bien que votre souvenir ne soit pas effacé de ma mémoire ni de mon cœur, je vous supposais tellement accablé de besogne, que la pensée de vous écrire et surtout de recevoir de vos lettres ne m'était pas même venue à l'esprit. Je ne puis que bénir le bon Dieu qui a permis ce petit rapprochement physique, sans doute pour nous unir plus étroitement dans l'âme. Et si une telle union est toujours désirable, combien ne l'est-elle